

Podcast France Culture : « À voix nue », Renzo Piano, bâtir léger, Gènes encore et toujours (2/5), mars 2024. (Dans ce podcast, Renzo Piano s'exprime en langue française. Il est interviewé. Voici des extraits)

Journaliste :

(...) Mais ce soir on va parler de Gènes, votre ville natale, et on pourrait commencer le 14 août 2018 quand s'effondre à Gènes justement le pont Morandi, un pont en béton des années 60 qui enjambe une des vallées de la ville, de nombreuses infrastructures ferroviaires, des entrepôts, des habitations et qui a causé la mort de 43 personnes. Il ne peut à peu près rien arriver de pire en architecture que l'effondrement d'un bâtiment, c'est vraiment une forme de trahison. Qu'est-ce que vous vous dites ce 14 août 2018 quand vous apprenez cette nouvelle ?

Renzo Piano :

C'était le moment horrible terrible terrible. J'étais dans ma petite maison dans la montagne en Suisse et il pleuvait d'ailleurs partout. Une mère m'appelle et me dit le pont s'est écroulé. Lequel ? Parce que ce pont il a toujours été, c'était un beau pont. Je l'aimais beaucoup mais c'était aussi l'arrivée dans la ville. Moi j'ai habité assez longtemps à Milan et je revenais à Gènes le week-end. C'était toujours l'arrivée dans la lumière de la Méditerranée. On découvrait la lumière de la mer, un autre monde.(...) C'était un drame terrible terrible. Et j'ai toujours aimé les ponts. Les ponts c'est quelque chose de magnifique. J'avais déjà conçu des ponts au Japon. Puis j'ai mis des ponts partout. Dès que je peux (...) je mets des ponts. (...) Il faut faire un travail opposé à celui des murs. Faut pas faire des murs, faut faire des ponts. Là ça marche toujours ou presque...mais, alors là, j'ai commencé à réfléchir parce qu'il fallait vraiment aller vite. Et après rien n'est facile, tout est compliqué. Bien sûr il y a eu un concours. Mais on a eu une idée très simple, très très simple. C'était de découper le chantier en deux. Moi je mélange toujours le travail du bâtisseur, de celui qui construit des choses avec celui qui réfléchit sur l'éthique d'un projet. A quoi ça sert ? Pourquoi tu fais ça ? C'est d'ailleurs une petite question que je me pose chaque jour moi. Encore à mon âge. Pourquoi on fait ça ? Je me suis posé cette question, bien sûr la réponse était facile dans ce cas. Il y a aussi un côté poétique toujours, toujours. Un pont, il faut qu'il soit beau. Il faut qu'il parle avec l'air, avec la lumière. Et en plus ce pont il est grand, il est long, plus qu'un kilomètre. Il marche à 150 mètres de hauteur, sur le sol. Alors il fallait qu'il soit beau, que la lumière le caresse et quand même une sorte de bateau qui traverse... Or l'idée était très simple. Couper le chantier en deux et faire la moitié du chantier en béton et l'autre moitié en acier. Et la partie en béton bien sûr a été construite par quelqu'un qui fait du béton et qui a travaillé tout de suite sur les fondations, sur les piliers. Et tout ça, en même temps, les autres dans les chantiers maritimes, dans toute l'Italie, construisaient le pont comme des bateaux. Le pont fait 1,2 kilomètres. Il y en a eu pratiquement une vingtaine. Cette pièce arrivait au fur et à mesure que le travail de charpentier continuait sur le béton, et dès que les poteaux étaient prêts, on a commencé à monter ça. Des pièces de 500 tonnes 1000 tonnes, et c'était incroyable, incroyable, avec des grandes grues. Cette pièce qui montait. C'était une aventure. A propos d'aventure, à propos de lieu magique. Un chantier est toujours magique. Là on a eu 1000 ouvriers, 1000 ouvriers. Ils n'ont pas arrêté un seul jour. Il n'y a pas eu d'ailleurs un seul accident.

Journaliste :

Quand cette pièce elle arrive et qu'elle est posée, vous êtes là, vous retenez votre souffle parce que c'est une responsabilité gigantesque.

Renzo Piano :

Toujours, toujours, toujours. J'adore les chantiers. J'adore les chantiers, c'est des lieux de magie. J'adore pour une raison très simple, c'est que... j'ai grandi dans les chantiers moi. Quand j'étais enfant, de sept ans, huit ans, six ans peut-être, mon père m'emmenait très souvent sur les chantiers. J'étais assis sur un tas de sable. Il me disait : « Bouge pas ! Reste

là ». C'étaient des chantiers petits. Mon père avait peut-être une dizaine d'ouvriers. Mais il avait toujours sa veste, le chapeau et la cravate. Toujours. C'était un homme avec du respect quoi. Je regardais ça. Un chantier pour un enfant de sept ans, c'est un endroit de magie absolue. Puisqu'un jour vous voyez du sable, des pierres, des briques. Le lendemain vous voyez un mur, vous voyez un poteau qui tient droit. Et la magie du chantier est gigantesque. C'est l'art de construire. L'art de construire, c'est pour ça que j'espère que les gens qui nous entendent comprennent ça puisque ça vient de dedans. Tout le monde est bâtisseur au fond. Tout le monde. (...) L'amour pour le chantier, la passion du chantier, c'est ça, c'est parce que c'est la magie de voir le passage entre la matière brute et le fait qu'à travers la maîtrise de la force de gravité qui n'est pas toujours facile à apprivoiser, tu arrives à construire quelque chose qui tient. Quelquefois tu fais un pont de 1,2 kilomètres à 50 mètres de hauteur. Une autre fois tu fais une tour à Londres qui fait 300 mètres dans l'air. Une autre fois tu fais encore autre chose, un aéroport dans la mer du Japon. Mais ces chantiers-là sont toujours des endroits incroyables. Et ce côté chantier, ça m'a jamais abandonné. Même encore aujourd'hui, à mon âge (...)

(...) Bien sûr, il y a la poésie. Il y a ce désir de beauté. Vous savez, c'est difficile de parler de beauté. C'est un terrain délicat, puisqu'on a l'air d'être frivoles, un petit peu. Il n'y a rien de plus profond que la beauté, la beauté profonde. La beauté qui nous appartient, la beauté primaire. C'est celle qui nous fait dire une belle personne, une belle idée. Ça c'est quelque chose de très très profond. Et ce désir, il est très important. Et dans l'architecture il y a ça, inévitable. Et là à propos de ça, oui c'est vrai. Gènes, moi, ça me revient. J'ai appris ça récemment, je ne savais pas avant. Ça me revient puisqu'il y a une chose qui vient de là. C'est la lumière, la lumière de la Méditerranée. Vous voyez, c'est une ville qui regarde vers la mer et la mer c'est au sud. La lumière vient du sud, elle touche l'eau et elle revient sur la ville. Et du coup vous avez une perception, la mer n'est jamais la même. Elle change tout le temps. Et j'ai des souvenirs, vous me rappelez ça. Par exemple, le fait que le dimanche, assez souvent, mon père, après la messe, m'emmenait au port. Mon père était un homme de terre, c'est un bâtisseur. J'ai une grande admiration encore maintenant pour lui, pour ce qu'il faisait. Mais il y avait un moment où il m'emmenait au port. Il n'y a rien de plus beau au monde qu'un port. Un port, parce qu'un port c'est comme une ville, une ville dans laquelle les bâtiments se déplacent. A dix heures et demi, il y en a un ici, l'autre qui arrive, l'autre qui part. A une heure, tout a changé. Il y a déjà ça mais surtout il y a le reflet. Tout vole dans un port, tout, tout vole. Il y a les grues qui font voler même les voitures. Tout vole, tout s'envole. Les bateaux d'ailleurs volent, enfin ils ne volent pas, ils flottent. En tout cas, ils ne touchent pas terre. (...) Un lieu dans lequel vous avez l'eau, vous savez, quelqu'un a écrit que l'eau fait les choses belles. C'est vrai. Même à Paris, ici, quand je suis à côté de la Seine, je me promène le long de la Seine tout le temps. Ça fait les choses belles, ça donne des reflets. La lumière.

(...) Moi j'aime bien les bâtiments qui sont comme des bateaux qui s'envolent.

(...) Voilà que tu as cette idée que le bâtiment s'envole pour que la ville vienne avec.

(...) Je crois que ça vient de ça, ce rêve de bateau dans le port de Gènes, (...) après la guerre. *(Renzo évoque son enfance et son père qui l'emmenait au port. Il fait le lien entre ses racines et son travail d'architecte).*

(...) Le monde s'améliore. Et tout ça, ça va avec les reflets d'eau dans le port de Gènes, les journées passées sur un tas de sable dans le petit chantier de mon père. Tout ça, ça revient tout le temps.

(...) Comme architecte, tu dois accepter les critiques et les seules critiques qui marchent sont celles qui te dérangent. L'architecture est un art public, il ne faut pas se tromper. Alors du coup tu es responsable. Si tu fais une bêtise. Tu ne la fais pas seulement pour toi, tu la fais pour

toute une communauté. C'est quelque chose qui reste trop longtemps. Il faut alors accepter. Il faut l'art d'écouter qui n'est pas enseigné à l'école. Tu l'apprends dans la vie.

(...) Ecouter les gens ça ne veut pas dire obéir, mais faut écouter. C'est un art qui est très très délicat.

Journaliste :

Je voudrais quand même vous posez une question sur le Vieux Port de Gènes. En 85, on vous a demandé de refaire le port de Gènes, c'était en vue du cinq centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par le génois Christophe Colomb qui n'est pas parti de Gènes mais qui était génois.

Renzo Piano :

J'aime beaucoup Gènes. C'est une ville silencieuse, sobre. Il y a de grandes qualités. [Le projet pour l'anniversaire de Colomb] était un projet très génois. C'était une façon pour restituer à la ville le rapport avec la mer parce qu'il s'était perdu. Gènes a une mer qui n'est pas balnéaire. La mer de Gènes est une mer de travail. C'est justement la mer du port.

(...) Les bateaux à voile ne flottent pas seulement. Ils s'envolent. C'est un dialogue avec l'eau, c'est le silence. C'est la lenteur. C'est le jeu, c'est le flirt avec la brise. Il y a tout ça. Il y a tout un rapport qui est d'une beauté incroyable.